

Nick Gardel

L'angoisse
de la page
blanche

nouvelle

L'angoisse de la page blanche

Par où commencer ? Pourtant des débuts, j'en ai écrit, des fins aussi, beaucoup. Pas toujours en rapport les unes avec les autres, d'ailleurs. Parfois un commencement puis plus rien, parfois un dénouement qui se transforme en ouverture. On ne sait jamais à l'avance. Maintenant, moi je sais. Je sais trop.

Je dois remonter loin, au tout début. Peut-être même à l'origine de cette vocation. Je l'ai fait plusieurs fois, mais je n'y ai trouvé aucun indice. Peut-être que cette fois, comme je le fais par écrit, trouverais-je une explication ?

Donc, le début : j'ai toujours écrit, je pense. L'adolescence, une volonté de se livrer, de s'exprimer, de faire sortir ce que j'étais vers l'extérieur, diraient certains. Je ne crois pas. Une volonté d'être lu, reconnu surtout. Peut-être est-ce la même chose en fait. Je ne sais plus trop en ce moment. Mais j'ai l'impression de ne m'être jamais trop livré dans mes histoires. Je m'attachais, je m'attache encore, beaucoup aux faits, à l'écrit pur, pas trop à ce qu'il y a derrière. Si un personnage ne me ressemble pas, ce n'est pas moi. Je me rappelle avoir lu une trilogie d'un auteur américain, on disait que c'était trois fois la même histoire. Ça m'a échappé. Je n'arrive pas à sortir des événements, des actions. La métaphore doit être trop subtile pour moi. Superficiel ?

Si mes histoires ne parlaient pas de moi, elles reflétaient sans doute mes lectures. Mimétisme intellectuel, je suis passé par pas mal d'exercices de style avant de trouver celui que j'identifiais comme le mien. C'est celui que vous avez sous les yeux, je ne peux plus m'en séparer, et surtout aujourd'hui je n'en ai plus le temps. Mon existence, pour ce qu'elle est devenue, est désormais témoignage. Ni plus, ni moins. Seulement, dirais-je.

Mais je dois mettre de l'ordre pour être compris. Peut-être même juste pour être cru. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions. Moi-même, je n'y croirais pas. Ce ne sera qu'une autre de mes histoires.

J'en écris depuis l'adolescence donc. D'abord des séries B naïves, puis avec un peu plus de structure et enfin ce que j'ai ressenti comme un dé clic. Celle « plus... ou moins... » que les autres. La bonne piste. Celle plus « pro ». Après elle, une grande période faste, peut-être ce que j'ai écrit de meilleur. Des histoires avec de moins en moins d'action et de plus en plus de profondeur. Je les trouve plus matures en somme, mais maintenant je me demande si cette maturité n'est pas non plus usurpée. Cette période faste n'a pas duré et je sais pourquoi. Le temps. J'ai toujours eu une grande facilité pour écrire, mais « m'y mettre », franchir le pas, est un précipice, un gouffre, une traversée du désert. Je repousse, je fais autre chose. Parfois je me force, mais c'est presque pire. Je sais alors que je me force et ce que j'écris me plaît rarement. Et puis, je suis l'ennemi de mes histoires, leur pire ennemi. Je parle trop. J'en parlais trop en tout cas. Les seuls récits que j'ai terminés, ce sont ceux dont j'ai réussi à accoucher sans les dévoiler, dans le secret et le silence. Une fois que j'ai raconté une histoire à quelqu'un, elle est morte, finie, je n'en ferai plus rien. Je suis un solitaire dans l'écriture, un égoïste, un dissimulatif. Il faut que mon récit n'appartienne qu'à moi. Pire encore, il faut qu'il soit juste au-dessous du niveau de conscience, pour que je puisse progresser. En fait, il doit rester caché, et cela, même à moi. Je dois le pister, le voir se construire, m'étonner même parfois des chemins qu'il prend. Sinon, je perds l'intérêt pour lui et je sais qu'il sera inachevé, à jamais.

Je me suis gâché deux ou trois bonnes idées comme ça. C'est ce qui a déclenché le début de cette phase creuse, improductive. Le hasard est cruel parfois, car qui sait ce qui serait arrivé sinon ? En l'absence d'explications, je me perds en conjectures. C'est donc mon excès de confiance qui m'a fait abandonner la plume pendant cette longue période et c'est cette même période qui m'a

incité à tenter cette expérience. Attention, écrire n'a jamais été vital pour moi. J'entends par-là que je n'ai jamais gagné ma vie avec mes écrits. Une publication ou deux, vaguement. Mon nom vous est sans doute inconnu et je crains qu'il le reste. Non, ça n'a jamais été vital, ça l'est devenu. Par essence.

Il faut comprendre que je vivais assez mal cette sécheresse, et puis les travaux avortés ont quelque chose de pire que les travaux inexistantes. Ils envahissent l'esprit, comme des fantômes. Je n'avais plus de désir pour ces récits, mais il me manquait le courage de franchir le pas et de les abandonner. Et puis, ces nouveaux lecteurs qui venaient discuter avec moi, ça me flattait et je me remettais à parler de mes travaux en cours, perdant un peu plus encore le goût qui pouvait m'en rester.

C'est à ce moment-là que j'ai pris cette drôle de décision. Je n'ai pas d'explication, mais je suis sûr que le départ de mon aventure est là. Ironiquement, une simple tentative. Je m'étais lancé dans un récit que je voulais plus vrai, plus proche de la réalité. Le personnage me ressemblait pour une fois, ce n'était toujours pas moi, mais je le ressentais plus profondément que les autres, plus intimement. Mais ma facilité à écrire m'avait quitté alors, l'envie aussi d'ailleurs. L'envie surtout. Alors il m'est venu l'idée de raconter ma vie par écrit, mécaniquement. J'occultais le travail créatif, puisqu'il ne coulait plus naturellement, et j'alignais les phrases. J'espérais trouver dans cette énumération de mon quotidien une nouvelle matière, peut-être une nouvelle piste pour repartir. Chaque soir, je prenais deux heures pour accoucher d'une double feuille sur ma journée. Si mon personnage me ressemblait, si je l'avais créé comme je pensais être, alors je pourrais peut-être le nourrir d'un peu de cette prose. Je pensais trouver dans ce verbiage descriptif la touche de vérité, le supplément d'âme qui transcenderait mon histoire. Et puis, le côté systématique de cet exercice avait quelque chose de professionnel dans

la démarche. Comme une gymnastique quotidienne pour entretenir la forme. À défaut de fond...

Et puis, ça a marché, vraiment, je veux dire. De soir en soir, j'ai eu envie d'approfondir les récits de mes journées. J'ai eu envie de les transformer. De les réécrire. Un peu d'abord, changer le contenu d'un dialogue, organiser les répliques, structurer les actions. On n'est jamais assez brillant sur le coup. On trouve souvent la répartie plus percutante plus tard, le bon mot mieux placé. J'avais déjà remarqué que les gens qui racontent la même histoire plusieurs fois la bonifient de répétition en répétition. Ils amplifient le meilleur, revoient les moments faibles, dynamisent les passages creux, et surtout, ne gardent que l'essentiel. Et bien, je m'étais donné le pouvoir de faire ça avec ma vie. C'est un pouvoir immense. Je pouvais m'attribuer un rôle plus important ou minorer mes actions. Je reformulais mon existence. Sans le vouloir, le créatif était revenu seul, incognito.

Par la suite, je me suis mis à faire des prospectives, à poursuivre, à inventer le lendemain. Je ne me suis pas vraiment rendu compte immédiatement de ce qui se passait. Sans doute parce que j'ai commencé par des petites avancées dans le possible. Je restais logique et cohérent le plus souvent, j'essayais de coller à ce que serait la réalité. On se projette tous dans l'avenir, je ne connais personne qui vit vraiment au jour le jour. Moi je le faisais par écrit, par jeu. Je donnais un caractère divinatoire à ce que je pensais qu'il allait m'arriver. L'évolution de ma vie, les relations avec et entre mes amis, etc. Et ça collait ! Les événements suivaient, docilement. Alors j'ai été plus audacieux et j'ai essayé de me prédire avec plus de détail, plus en profondeur. Je m'éloignais déjà de mon but premier, nourrir mon personnage, pour jouer à l'apprenti Nostradamus. Cette idée de devin personnel me tentait assez d'ailleurs. Elle m'a lassé depuis...

Je n'ai pas mis longtemps à me rendre compte que quelque chose m'échappait. Pas que je ne contrôlais plus ma prose, non, l'inverse. J'avais trop de contrôle. J'aimerais me faire comprendre

complètement ; mes divinations tombaient parfaitement juste. Comme s'il y avait une inversion dans les causes et les effets. Je ne décrivais plus mon avenir, je l'ÉCRIVAIS. Même mes supputations les plus insensées se produisaient. Et puis, les blancs ont commencé à apparaître. Forcément, le soir, je ne racontais pas l'intégralité de ma journée du lendemain, je ne détaillais que quelques points importants, je m'attardais sur un moment, je réglais deux heures en une phrase, escamotais des pans entiers de la journée. Et bien, au début, le jour d'après se déroulait linéairement, normalement ponctué par mes projets écrits. Puis la réalité s'est morcelée. Je perdais de longues plages de conscience. Et c'est cette évolution qui m'a terrifié. Non seulement ce qui était écrit arrivait, mais ce qui ne l'était pas ne se produisait plus ! Ma rédaction n'était plus passive, j'étais en mesure d'écrire mon futur, mais surtout j'en avais le devoir. Ma vie du lendemain ressemblait à une suite de scènes sans lien entre elles que je voyais se jouer devant moi. Si je voulais vivre une journée complète avec une pleine conscience de le faire, il fallait que je l'écrive. De bout en bout.

J'ai tenté toutes sortes d'expériences pour cerner ce que je pouvais faire ou non. J'ai même changé de stylo, de papier pour voir si quelque chose se modifiait. Devant l'irrationnel on a assez peu d'armes, si ce n'est l'irrationnel lui-même...

Vous devez penser à l'étendue du pouvoir que j'avais. Si tout pouvait m'arriver, je pouvais tout désirer. Argent, sexe, réussite, reconnaissance. Mais l'intérêt est dans les limites, dans tout ce qu'on ne peut pas obtenir. Ce qui fait le charme du conte, c'est qu'il n'accorde que trois vœux. On pense toujours à désirer un million de vœux, à subordonner le défini, à transgresser les règles et atteindre l'infini, mais cela aussi est désir. S'il devient réalité, la dynamique s'inverse. La vie ne vaut-elle que si elle s'arrête ? Sans doute. J'en suis maintenant persuadé, en tout cas. Bien sûr, assouvir certains de ses fantasmes est, disons... plaisant. Mais pensez que chacun des événements de ma vie devait être décrit dans le détail, sinon les scènes se succédaient comme

sur le papier, aussi chaotique qu'en soit le découpage. Et même, au-delà de la conscience que je pouvais en avoir, il y a la surprise, l'imprévu. Le plaisir, physique ou de vivre, est attaché au manque de connaissance, à la découverte, à l'absence de contrôle qu'on peut en avoir. Une caresse dont on connaît le trajet est un gratage. Il faut que la main soit étrangère, muée par sa volonté propre, pour que ce qui n'est qu'un contact devienne douceur.

Et puis, il me manquait du temps pour profiter de ce que je pouvais obtenir. Pensez que je devais rebâtir mon monde jour après jour. Je devine votre interrogation, que se passait-il si je n'écrivais rien ? Et bien, j'ai tenté cette expérience aussi. C'est d'ailleurs elle qui m'a permis de définir au mieux l'étendue de ce que je pouvais faire et surtout de l'évolution du phénomène. Si ma copie restait blanche, je reprenais conscience le lendemain devant mon bureau une page immaculée face à moi, une journée s'était écoulée, je n'avais pas vécu. Tout d'abord, je ressortais affamé de cette période de néant. Mon corps suivait encore un peu, il se rebellait contre mes perceptions. Puis, petit à petit, lui aussi a renoncé. Je ne faisais que rester à attendre l'endormissement pour me réveiller, ou plutôt reprendre conscience, à mon bureau un jour plus tard. Il me restait en tout et pour tout quelques heures de libre arbitre par jour. Je pouvais les étirer sur une journée ou deux en luttant contre le sommeil, mais dès que je m'endormais et où que ce soit, je me réveillais pour jouer ce qui était écrit. Si rien n'était écrit, ma journée ne se résumait à rien, si une seule scène avait été gravée sur le papier, je la jouais, fondu au blanc et retour à mon bureau...

Mais cet état n'est pas stable, je le sais. Tout d'abord, il restait une trace de mes écrits et je peux encore relire quelques-unes de mes journées du début de cette aventure. Puis les textes de mes journées ont commencé à s'effacer. Maintenant, d'un jour à l'autre, il ne me reste plus rien. Ma vie est une page blanche que je dois remplir pour faire semblant qu'elle existe. Ça se résume à cela, faire semblant. Je pourrais peut-être écrire ma mort, si j'en ai le courage ; je le ferais peut-être. Mais si tout s'arrête,

qu'aurais-je gagné ? L'échelle des valeurs est difficile à évaluer, une fausse vie ou pas de vie du tout ?

J'écris ces mots pendant mon libre arbitre, peut-être n'auront-ils jamais existé demain. Mais j'ai passé tant de temps à m'écrire un futur, je me devais de faire le point. Je suis devenu un condamné à écrire encore et encore la même page de sa vie. Un autobiographe pour l'éternité, je me raconte, je me prospecte, j'évite ainsi de vivre. La réalité n'a de sens que si on n'a aucun pouvoir sur elle. Je voulais décrire la vie, je l'ai reniée, je la parodie.

Mais je sais déjà quelle sera la prochaine étape de cette condamnation. Mon temps de libre arbitre s'amenuise de jour en jour, je le sens. Bientôt, un autre prendra ma plume et reprendra mon rôle. Il écrira à ma place, je serai devenu le personnage de ma propre existence. Enfin. Je perdrais alors ce pouvoir de décision si douloureux, je serais redevenu caresse ou brûlure, peu importe, même si je ne suis plus vraiment, si je n'existe plus dans cette réalité, je serai devenu le jouet d'un autre que moi. Moins réel sans doute, mais tellement plus proche de la vie ! J'attends...